

Fleurs de genêts

François Fabié

Publication: 1920

Source : Livres & Ebooks

Chapitre 1

C'est à toi que je veux offrir mes premiers vers, Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes Là-haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes, Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père ! Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fils, On ne te mit jamais à l'école primaire ;

Car, petit-fils d'un serf et fils d'un artisan, Dès que ton pauvre bras fut tout juste assez ferme Pour pousser sur ses gonds le portail d'une ferme, Tu tombas dans les mains d'un âpre paysan,

Qui, t'ayant confié cent brebis et vingt chèvres, Du matin jusqu'au soir et tous les jours de l'an, T'envoya promener ce long troupeau bêlant Par les ajoncs fleuris où sont tapis les lièvres ;

Car ta plume, ce fut un grand fouet, dont ta main Cinglait les boucs barbus et les chèvres espiègles Qui tondaient lestement les orges et les seigles, Où les béliers jaloux se heurtant en chemin ;

Et tes maîtres, un vieux pâtre apocalyptique, Qui pour chasser les loups t'enseignait des secrets ; Ou bien le merle noir, vieux rêveur des forêts, Qui célèbre encor Pan sur sa flûte rustique...

Tu chantais, tu sifflais pourtant, pauvre petit ! Tu prenais au lacet des perdreaux et des grives, Et le soir, au souper, tes blanches incisives Mordaient dans le pain noir d'un joyeux appétit.

C'est qu'une bonne fée, à travers les bruyères, T'apportant en cadeau quelque rêve vermeil, Venait te visiter souvent dans ton sommeil, Et mettait du sourire au coin de tes paupières.

* * *

À seize ans, tu montas au grade de garçon De ferme, et conduisis un superbe attelage De ces grands boeufs d'Aubrac dont le fauve pelage A la couleur du chaume au temps de la moisson.

Alors, quoique ton front fût moins haut que leurs cornes, Tu les accoutumas au joug, à l'aiguillon, Et ton poignet nerveux poussa dans le sillon Le vieil araire en bois par la plaine sans bornes...

Et pourtant tes regards cherchaient avec regret Tes moutons, maintenant aux mains d'un autre pâtre, Et tout là-bas, au bout de la lande bleuâtre, - Sombre sur fond d'azur, - la paisible forêt.

Car le bois t'attirait déjà comme il m'enchante, Non point pour y rêver au murmure du vent, Ni pour entendre ? ainsi que je le fais souvent ? La source qui sanglote et la grive qui chante,

Mais pour y travailler comme un dur pionnier, Pour y couper des troncs, pour y tailler des planches, Pour y faire voler sous ta hache les branches Qui passent de l'azur au four du charbonnier.

* * *

Aussi, lorsque, à vingt ans, sous la toise fatale Tu passas sans heurter, quoique tremblant d'effroi, Et qu'on t'eut dit : « Trop court pour un soldat du roi ! Un soldat doit offrir plus de prise à la balle !... »

Tu regagnas joyeux ton village et tes bois, Et près du vieil étang dont ton aïeul peut-être Avait battu les eaux pour endormir son maître En forçant les crapauds à modérer leur voix,

Tu rebâtis à neuf une antique scierie, Tu remis une roue au moulin féodal, Et ta hache d'acier, champêtre Durandal, Sur les troncs retentit encore avec furie.

Tu chantas, et l'amour accourut à ta voix : Une fille des champs, aussi douce que sage, Descendit au vallon, et, contre tout usage, L'alouette des blés aima le pic des bois.

* * *

Mais depuis ces beaux jours, hélas ! que de jours sombres, Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains ! Que de manches de hache usés entre tes mains ! Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres !

Que de nuits sans sommeil lorsque les grandes eaux S'engouffraient au ravin, pendant les mois d'automne ! Elles nous endormaient à leur voix monotone, Mais tu tremblais pour ton moulin et nos berceaux.

Que de chocs meurtriers, que d'horribles blessures, Dans cette lutte avec la matière, où souvent Le bois se révoltait comme un être vivant, Et rendait à ton corps morsures pour morsures !

Un vieux chêne noueux et dur comme le fer Repoussait tout à coup, en grinçant, ta cognée, Qui dans ton pied faisait une large saignée Et mêlait aux copeaux des morceaux de ta chair.

La scie aux dents d'acier, la meule aux dents de pierre Déchiraient tour à tour ton corps endolori, Sans jamais à ta lèvre arracher un seul cri, Sans jamais d'une larme amollir ta paupière.

Oui, vingt fois je t'ai vu, stoïque travailleur, De quelque grand combat corps à corps contre un arbre Revenir, le front pâle et froid comme le marbre, Vaincu, saignant, mais fier et narguant la douleur !

Un jour même, ? chacun pleurait près de ta couche, Et nous, tes chers petits, t'appelions, anxieux, ? Tu nous fis tout à coup quelque conte joyeux, Et le rire soudain revint sur chaque bouche...

* * *

Car tu naquies conteur, comme nos bons aïeux ! Et nul ne t'égalait pour la verve caustique, Et l'entrain, et le sel, ? non pas le sel attique, ? Mais le vieux sel gaulois, qui peut-être vaut mieux !

Aussi, lorsque Noël ramenait les veillées, Si, tout en arrosant de vin bleu nos marrons, Tu faisais un récit émaillé de jurons, Les rires éclatants s'élevaient par volées.

C'est que, comme un ressort que nul choc n'a brisé, La nature avait mis en toi sa gaîté franche, Et tu te redressais toujours, comme la branche Se redresse au soleil quand l'orage a passé.

L'âge même, sous qui le plus fort tremble et ploie, A beau blanchir ta tête et te courber les reins, Il ne peut t'arracher tout à fait tes refrains, Et, s'il te prend la force, il te laisse la joie.

Et tu vois arriver, sans regrets et sans peur, ? Comme un bon ouvrier ayant fini sa tâche, ? La mort, qui de tes mains fera tomber la hache, Et de son grand sommeil te paiera ton labeur.

* * *

Eh bien ! avant le jour ? lointain encor, j'espère ? Où, jetant la cognée et te croisant les bras, Les yeux clos à jamais, tu te reposeras Sous l'herbe haute et drue où repose ton père,

J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs, Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses, De tes genêts dorés et de tes houx moroses, Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs.

Puis, un soir, je viendrai peut-être, à la veillée, Te lire ce recueil ; et, si mes vers sont bons, Tu songeras, les yeux fixés sur les charbons, À ta fière jeunesse en mon livre effeuillée.

Voici ton frais vallon, là, tes coteaux herbeux, Là, ton ruisseau bavard peuplé de libellules, Tes ruches où le miel déborde des cellules, Tes prés où gravement ruminent les grands boeufs,

La basse-cour avec ses coqs aux rouges crêtes, Et son doux chien de garde au soleil endormi ; Puis, tout au loin, le bois profond, ton vieil ami, Roupeyrac, dont toi seul sais les chansons secrètes ;

Roupeyrac, où les loups grommellent dans leurs forts, Pendant que les oiseaux chantent dans les feuillages, Et que les écureuils entassent leurs pillages, De faines et de glands au creux des arbres morts ;

Roupeyrac, qui te vit à dix ans petit pâtre, Et te voit aujourd'hui, vieux bûcheron cassé, Regarder longuement, contre un d'eux adossé, Les arbres que tu n'as pas eu le temps d'abattre ;

Puis, ton petit moulin, qui parmi les prés verts Travaille en bavardant, et doucement marie Sa voix au grincement strident de la scierie, Et dont le chant m'apprit à cadencer les vers...

* * *

Et si je vois alors cette larme captive Que jamais la douleur n'a pu faire couler, Au bord de tes cils gris apparaître, trembler, Glisser entre tes doigts et s'y perdre furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs, Que ma muse au besoin sait être familière, Puisque, pareil à la servante de Molière, Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends.

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche, De chanter la forêt qui nous a tous nourris, Et de me souvenir, chaque fois que j'écris, Que ma plume rustique est fille de ta hache.

Chapitre 2

Un brutal écrivain t'outrage dans son livre Et soutient que tes fils sont lâches et pervers, Terre! ? Moi qui t'adore et que ton souffle enivre, Je viens te faire amende honorable en ces vers.

Car c'est toi la beauté, la pureté suprême, Fille des flots et chaste épouse du soleil, Mère du genre humain qui de tes flancs essaime Et retourne en tes flancs chercher le grand sommeil.

Rien n'est bon comme toi, nourrice triomphante, Qui depuis cent mille ans, sans te lasser un jour, Mets aux lèvres de ceux que ton amour enfante Plus de pains qu'ils n'ont mis de grains dans ton labour.

Rien n'est fort comme toi, fière et robuste aïeule Qui n'as pas une ride au sein ni sur le front, Et qui ? quand tout vieillit, se flétrit et meurt ? seule Vois les siècles passer sans en subir l'affront !

* * *

Et tes fils ont un corps viril et l'âme saine ; Qui les peint dépravés ne les fréquenta point La vie au grand soleil ne fait pas l'homme obscène, Et l'on n'est jamais vil, une charrue au poing.

Non, il n'a pas vécu chez ceux qu'il injurie, L'auteur du livre infâme où tous nos paysans Sont des brutes creusant le sol avec furie Comme pour y cacher leurs instincts malfaisants.

Non, il n'a pas compris leurs épouses fidèles, Plus vaillantes encor souvent que leurs maris, Et, comme la Romaine, étalant autour d'elles Leur luxe de beaux gars qu'elles ont tous nourris.

Non, il n'a pas connu nos franches jeunes filles
Que l'air rude des champs fait
hautes en couleur, Qui vont riant, pieds nus et montrant leurs chevilles, ? Aussi
chastes pourtant que la bruyère en fleur.

Et leurs frères, conscrits naïfs, encore imberbes, Qui pleurent quelquefois en
quittant le sillon, Mais qui, six mois après, sont des soldats superbes
Tenant droit le fusil comme hier l'aiguillon,

Où les a-t-il donc vus, le corps mou, le coeur lâche, Allant aux urnes comme
au boucher leurs troupeaux, Puis se faisant sauter les doigts d'un coup de hache
Lorsque l'heure a sonné de joindre les drapeaux ?

Eh quoi ! les rejetons des anciens volontaires Et des troupiers d'Afrique à l'élan
surhumain N'ont plus rien des vertus chez nous héréditaires, Et voilà quels se-
raient nos vengeurs du demain ?

Non, non, c'est blasphémer l'armée et la patrie Que de sacrifier les cadets aux
aînés, De dire que la veine héroïque est tarie, Et que plus rien ne pousse en nos
champs moissonnés...

Ah ! ne touche donc pas à ce valet de ferme, À ce fils de berger sur la lande
grandi : Sous leur front dur et clair habite un esprit ferme, Et sous leur blouse
bat un coeur chaud et hardi.

Cynique romancier, laisse-les sous leurs chênes, Ne trouble pas leur air des sen-
teurs de Paris, Et puissent-ils, au jour des batailles prochaines, N'avoir pas lu le
livre où tu les as flétris !...

* * *

Et toi qui du plus pur de ton sang les abreuves, Terre, veille sur eux avec un
soin jaloux, Conserve-les fervents pour le temps des épreuves, Toi qui gardes leurs
soeurs vierges à leurs époux.

Fais qu'ils t'aiment ; étale à leurs yeux tes parures, Tes manteaux verts ou bruns,
tes fleurs et tes épis, Tes ors fauves d'automne et les blanches fourrures Dont tu
couvres, l'hiver, tes beaux flancs assoupis.

Chante-leur les chansons de tes forêts mouvantes, De tes fleuves roulant de l'ombre ou du soleil, La complainte des mers par les nuits d'épouvantes, Ou des grands prés joyeux à l'heure du réveil.

Pour eux plus que jamais montre-toi maternelle, Prodigue-leur tes biens à travers les saisons ; Et - comme la perdrix abrite sous son aile Ses poussins - dans tes bois cache tes nourrissons.

Rends leurs corps beaux et fiers comme les troncs des hêtres, Comme tout ce qui naît et croît en liberté ; Ressuscite pour eux l'âme de leurs ancêtres, Toute faite d'élan, de force et de clarté ;

Et tu nous sauveras des abîmes où tombe Tout peuple qui t'oublie ou rit de tes leçons, Car tu ne voudras point n'être plus qu'une tombe, Ô mère des soldats et mère des moissons !

Chapitre 3

Quand le désir nous prend, artistes ou poètes, Ouvriers ou penseurs, gens de rien ou de peu, De désertier Paris qui nous met l'âme en feu, Pour aller écouter aux champs les alouettes,

N'est-il pas vrai qu'avant d'apercevoir le seuil Que la mort, nous absents, a visité peut-être, Mais où quelqu'un encor saura nous reconnaître, Où, tout au moins, un chien viendra nous faire accueil ;

N'est-il pas vrai qu'avant d'avoir vu d'une lieue, À l'endroit que le coeur sait toujours retrouver, Du toit encor caché doucement s'élever La fumée en spirale ou blonde, ou blanche, ou bleue,

Nous avons tressailli, parce qu'à l'horizon, Couronnant le coteau qui masque le village, Un vieil arbre isolé, tordu, noir, sans feuillage, Se dresse, et semble nous montrer notre maison ?

? Chêne, hêtre ou buisson, v quelque arrière-grand-père Sur ce sommet désert le planta de ses mains, Afin qu'aux malheureux perdus par les chemins Il servit de signal et de point de repère.

La foudre l'a fendu, le givre l'a gercé, L'orage mille fois l'a battu de son aile ; Mata il reste debout, tenace sentinelle, Fier du poste d'honneur où l'aïeul l'a placé.

Sa fonction à lui, c'est d'être haut et ferme, De rendre le courage au voyageur trop las, D'attirer sur son front le tonnerre en éclats, Et contre son courroux de protéger la ferme...

* * *

Or, ce que l'arbre aimé qu'on salue au retour Est pour tous les enfants d'un petit coin de terre, Toi qui portes plus haut ta tête solitaire, Tu l'es pour le Rouergue entier, superbe tour,

Ô clocher de Rodez, qu'on voit de trente lieues! Toi qui, par le ciseau de nos aïeux sculpté, Au-dessus du sommet où leur foi t'a planté, Jaillis à trois cents pieds dans les régions bleues!

Comme l'ambre des monts, tu vibres dans le vent; Et lorsque la tempête en rugissant t'assaille, On sent une âme en toi qui s'agite et tressaille, Et l'arbre de granit comme l'autre est vivant.

Et puis, à certains jours, un orchestre superbe S'éveille dans ton sein, puissant, terrible et doux, Qui rappelle le bruit de la foudre en courroux, Ou le bourdonnement d'une ruche dans l'herbe :

Glas lugubres coupés ainsi que des sanglots, Alleluia joyeux comme l'aube nouvelle, Mélopée apaisée et presque maternelle, Te Deum éclatant avec un bruit de flots;

Frais carillons d'avril purs comme un chant de grive, Carillons solennels des jours de messidor, Carillons attristés quand le soleil s'endort, Carillons grelottants lorsque Noël arrive;

Qui de nous ne se les rappelle, et, tout troublé, Quand les clochers d'ici bourdonnent, ne s'arrête, Et ne songe au clocher natal, dont il regrette Les airs chantant toujours dans son coeur d'exilé?

Et comme nous laissons alors, à tire d'ailes, Loin du Paris banal où nous parque le sort, Nos âmes s'envoler dans un joyeux essor Vers le clocher où vont aussi les hirondelles!

Comme, lorsque au retour il surgit à nos yeux Couronné de rayons ou coiffé d'un nuage, Ainsi que des marins après un long voyage, Nous le saluons tous de nos regards pieux!

« Viens, nous dit-il de loin, comme nous faisant signe. Je vois fumer d'ici le toit de ta maison, Et ta mère et tes soeurs les yeux sur l'horizon, Et ton père courbé dans son champ ou sa vigne.

« Que tu sois fils du Causse aux grands blés onduleux, Ou du frais Ségala que les genêts fleurissent, Que tu sois du Vallon où les grappes mûrissent, De la Montagne verte où mugissent les boeufs,

« Salut! Du vieux Rouergue où ton coeur te ramène, Je suis aussi le coeur, le symbole et la foi; L'âme de tes aïeux habite encore en moi, Ma pierre sous leurs doigts est devenue humaine.

« Fou! dis-je à qui part jeune et va chercher ailleurs Gloire, pouvoir, fortune, ou toute autre chimère; Fou, de n'être pas là lorsque mourra ta mère, Pour couvrir son cercueil de larmes et de fleurs!

« Soyez les bienvenus, dis-je à ceux qui reviennent, Le coeur las et meurtri, s'asseoir au vieux foyer : Il est encor bien bon de se laisser choyer Par les petits-neveux qui de vous se souviennent.

« Si vous avez semé votre âge le plus beau Sur les mille chemins où l'orgueil vous entraîne, Le pays vous fera la vieillesse sereine, Et l'ombre du clocher est si douce au tombeau! »

Chapitre 4

Face au midi, bien adossée A l'ancien étang féodal Dont elle épaula la chaussée,
Elle fut le moulin banal

Où deux ou trois pauvres villages Et quelques petits mas perdus, Avec leurs
maigres attelages Plusieurs siècles sont descendus

Moudre, au tic tac vieillot et grêle D'un mécanisme trébuchant, Tout ce que la
dîme ou la grêle Laissaient de seigle sur leur champ...

Mais lorsque le soc populaire Démantela le vieux château, Et que, sous un flot
de colère, Son granit roula du coteau,

Mon aïeul, ? un Jacques Bonhomme Très longtemps meunier chez autrui, ? Ayant
été très économe, Put devenir meunier chez lui.

Il acheta l'humble ruine, Prit la truella du maçon, Et fit un moulin à farine De
l'antique moulin de son,

Exhaussa le tout d'un étage Large, aéré, plein de soleil, D'où l'on entend le ca-
quetage De la trémie à son réveil ;

Puis crânement, sur la toiture, Comme un noble arbore un blason, D'une meule
en miniature Il girouetta sa maison.

Il planta ? car celui qui plante A foi vraiment en l'avenir ? Des arbres à croissance
lente Qui font durer le souvenir,

Et qui, maintenant séculaires, Sur le vieux toit coubés du vent, Parlent à voix
hautes et claires De l'ancêtre en eux survivant...

Il prit femme ; et ma bonne aïeule Se mit a l'oeuvre sans façons, Berçant au refrain de sa meule Trois filles et quatre garçons

Qui remplirent de cris, de joies, De luttés et de jeux sans fin La maison, le pâtis aux oies Et tous les halliers du ravin,

Puis si vaillamment essayèrent Et si gaîment, quoique pieds nus, Que des vieillards qui les aimèrent Sont fiers de les avoir connus...

C'est là ma maison paternelle, C'est là le nid qui m'a bercé : Que ne puis-je y ployer mon aile Et n'y vivre que du passé ?

Chapitre 5

Dans le moulin de Roupeyrac Se tient, assise sur son sac, Une chatte couleur d'ébène ; Il est bien certain qu'elle dort : Ses yeux ne sont que deux fils d'or Et ses griffes sont dans leur gaine

Pourtant, ne vous y fiez pas Et trottinez un peu plus bas, Rats qui courent par les trémies, Si vous ne voulez tout à coup Sentir entrer dans votre cou Toutes ces griffes endormies

Gardez-vous de donner l'assaut Au grain qui dort dans le boisseau ! Car si la Noire se réveille Demain en sacrant le meunier Trouvera rouge au farinier Sa farine blanche la veille

Soyez discrets, soyez prudents, N'allez pas aiguïser vos dents Sur le sac où dort l'assassine Car elle bondirait soudain Et vous lui crierez bien en vain : Cousine ! cousine, oh ! cousine !...

Sous le moulin, près du ruisseau Se teint assise au bord de l'eau Une chatte couleur d'ébène ; Il est bien certain qu'elle dort : Ses yeux ne sont que deux fils d'or Et ses griffes sont dans leur gaine

Pourtant, ne vous y fiez pas Et gardez-vous dans vos ébats De trop approcher de la rive, Goujons dorés et bleus barbeaux, Si vous ne voulez dans le dos Sentir une griffe furtive

Certes, elle n'aime pas le bain La chatte noire, mais enfin ! Pour y harponner une truite, Elle se risque quelquefois A se mouiller un peu les doigts, Comme le diable en l'eau bénite

Et sa langue rose paraît Plus rose encore, et l'on dirait Une bouche de jeune fille,
Lorsque d'un beau poisson tremblant Qu'elle dévore en grommelant La queue à
sa lèvre frétille

Près du moulin, dans le verger, Au soleil on voit s'allonger Une chatte couleur
d'ébène ; Il est bien certain qu'elle dort : Ses yeux ne sont que deux fils d'or Et ses
griffes sont dans leur gaine

Pourtant, ne vous y fiez pas Et voletez un peu moins bas, Moineaux, pillards
de chènevière, En s'éveillant elle pourrait, Pour se dégourdir le jarret, Sous faire
mordre la poussière

Chardonnerets au beau pourpoint, Dans ce verger ne nicher point ; O roitelets,
ô rouges-gorges, Pinsons, hôtes du vieux poirier, Ecoutez donc !... j'entends crier
Des oisillons que l'on égorge...

Oh ! c'est la chatte noire, hélas ! Elle rodait par les lilas Ainsi qu'un tigre dans les
jungles Et flairant quelque fin souper, Jusqu'au nid elle a dû grimper, Gare à ses
dents ! gare à ses ongles !

A Roupeyrac, dans le bois noir, On voit souvent quand vient le soir Une chatte
couleur d'ébène Elle passe, ouvrant ses yeux d'or, Aussi discrète que la mort, Aussi
farouche, aussi soudaine

En face du chasseur transi Elle vient à l'affût aussi Dans l'herbe où sa robe se
mouille, Elle fait face au braconnier Et, bien souvent, c'est ce dernier Qui de la
forêt sort bredouille

Aussi garde à vous lapereaux, À peine aussi rusés que gros ! La chatte noire a
sur la paille Des nourrissons, vrais chenapans, Qui pourraient bien à vos dépens
Demain matin faire ripaille

Puis pour leurs jeux extravagants Dans votre peau tailler des gants, Puis traîner
leur immense proie Tout un jour par le corridor Tel Achille traînant Hector Autour
des murailles de Troie !

Il est minuit, la ferme dort ; Seule, ouvrant ses deux grands yeux d'or, Près du
foyer la chatte veille Et songe en passant proprement Sa patte alternativement,
Derrière l'une et l'autre oreille

Parfois, elle s'arrête un peu Pour regarder du chêne en feu Jaillir des gerbes d'étincelles Ou pour écouter la chanson Du gaz qui filtre du tison Et qu'elle prend pour un bruit d'ailes

Mais voici que ses nourrissons Accourent des doigts polis Peignent sa queue électrisée ; Elle avertit les imprudents, Puis gronde, puis montre ses dents, Puis rugit en mère offensée

Enfin, après un vif juron Elle leur distribue en rond Quatre ou cinq gifles maternelles Et, le silence étant complet, Leur tend ses flancs chargés de lait En refermant ses deux prunelles...

Chapitre 6

En te voyant toute mignonne, Blanche dans ta robe d'azur, Je pensais à quelque madone Drapée en un pan de ciel pur ;

Je songeais à ces belles saintes Que l'on voyait, du temps jadis, Sourire sur les vitres peintes, Montrant du doigt le paradis ;

Et j'aurais voulu, loin du monde Qui passait frivole entre nous, Dans quelque retraite profonde, T'adorer seul à deux genoux...

* * *

Soudain, un caprice bizarre Change la scène et le décor, Et mon esprit au loin s'égare Sur de grands prés d'azur et d'or,

Où, près de ruisseaux minuscules, Gazouillants comme des oiseaux, Se poursuivent les libellules, Ces fleurs vivantes des roseaux.

? Enfant, n'es-tu pas l'une d'elles Qui me suit pour me consoler ? Vainement tu caches tes ailes : Tu marches, mais tu sais voler.

Petite fée au bleu corsage, Que je connus dès mon berceau, En revoyant ton doux visage, Je pense aux joncs de mon ruisseau !

Veux-tu qu'en amoureux fidèles Nous retournions dans ces prés verts ? Libellule, reprends tes ailes, Moi, je brûlerai tous mes vers ;

Et nous irons, sous la lumière D'un ciel plus frais et plus léger, Chacun dans sa forme première, Moi courir, et toi voltiger.

Chapitre 7

Le doux titre et l'emploi charmant : Être, en juin, un berger d'abeilles, Lorsque les prés sont des corbeilles Et les champs des mers de froment ;

Quand les faucheurs sur les enclumes Martèlent la faux au son clair, Et que les oisillons dans l'air Font bouffer leurs premières plumes !

Berger d'abeilles, je le fus, A huit ans, la-bas, chez mon père, Lorsque son vieux rucher prospère Chantait sous ses poiriers touffus.

Quel bonheur de manquer l'école Que l'été transforme en prison, De se rouler dans le gazon, Ou de suivre l'essaim qui vole,

En lui disant sur un ton doux Pour qu'il s'arrête aux branches basses : « Posez-vous, car vous êtes lasses ; Belles abeilles, posez-vous !

Nous avons des ruches nouvelles Faites d'un bois qui vous plaira ; La sauge les parfamera : Posez-vous, abeilles, mes belles ! »

Et les abeilles se posaient En une énorme grappe grise Que berçait mollement la brise Dans les rameaux qui bruissaient.

« Père ! criais-je, père ! arrive ! Un essaim ! » Et l'on préparait La ruche neuve où sans regret La tribu demeurait captive.

Puis, sur le soir, lorsque, à pas lents, Du fond des pâtures lointaines Les troupeaux revenaient bêlants Vers l'étable et vers les fontaines,

Je retrouvais mon père au seuil Comptant ses bêtes caressantes, Et lui disais avec orgueil : « Toutes les miennes sont présentes ! »

Le doux titre et l'emploi charmant : Être, en juin, un berger d'abeilles, Lorsque
les prés sont des corbeilles Et les champs des mers de froment !

Chapitre 8

Les genêts, doucement balancés par la brise, Sur les vastes plateaux font une houle d'or ; Et, tandis que le pâtre à leur ombre s'endort, Son troupeau va broutant cette fleur qui le grise ;

Cette fleur qui le fait bêler d'amour, le soir, Quand il roule des hauts des monts vers les étables, Et qu'il croise en chemin les grands bœufs vénérables Dont les doux beuglements appellent l'abreuvoir ;

Cette fleur toute d'or, de lumière et de soie, En papillons posée au bout des brins menus, Et dont les lourds parfums semblent être venus De la plage lointaine où le soleil se noie....

Certes, j'aime les prés où chantent les grillons, Et la vigne pendue aux flancs de la colline, Et les champs de bleuets sur qui le blé s'incline, Comme sur des yeux bleus tombent des cheveux blonds.

Mais je préfère aux prés fleuris, aux grasses plaines, Aux coteaux où la vigne étend ses pampres verts, Les sauvages sommets, de genêts recouverts, Qui font au vent d'été de si fauves haleines.

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays, Des petits écoliers aux cheveux en broussailles Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles, Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges ! Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé, Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé, Un parfum enivrant à donner des vertiges !

Et quelle émotion lorsqu'un léger frou-frou Annonçait la fauvette apportant la pâture, Et qu'en bien l'épiant on trouvait d'aventure Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou!

Quel bonheur, quand le givre avait garni de perles Vos fins rameaux émus qui sifflaient dans le vent, - Précoces braconniers, - de revenir souvent, Tendre en vos corridors des lacets pour les merles!

Mais il fallait quitter les genêts et les monts, S'en aller au collège étudier des livres, Et sentir, loin de l'air natal qui vous rend ivres, S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons;

Passer de longs hivers, dans des salles bien closes, À regarder la neige à travers les carreaux, Éternuant dans des auteurs petits et gros, Et soupirant après les oiseaux et les roses;

Et, l'été, se haussant sur son banc d'écolier, Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne, Pour sentir si le vent de la lande prochaine Ne vous apporte pas le parfum familial...

Enfin, la grille s'ouvre! On retourne au village; Ainsi que les genêts, notre âme est tout en fleurs, Et dans les houx remplis de vieux merles siffleurs On sent un air plus pur qui vous souffle au visage.

On retrouve l'enfant blonde avec qui cent fois On a jadis couru la forêt et la lande; Elle n'a point changé, - sinon, qu'elle est plus grande, Que ses yeux sont plus doux et plus douce sa voix.

- « Revenons aux genêts! - Je le veux bien! » dit-elle. Et l'on va, côte à côte, en causant, tout troublés Par le souffle inconnu qui passe sur les blés, Par le chant d'une source, ou par le bruit d'une aile.

Les genêts ont grandi, mais pourtant moins que nous : Il faut nous bien baisser pour passer sous leurs branches, Encore accroche-t-elle un peu ses coiffes blanches; Quant à moi, je me mets simplement à genoux.

Et nous parlons des temps lointains, des courses folles, Des nids ravis ensemble, et de ces riens charmants Qui paraissent toujours sublimes aux amants, Parce que leurs regards soulignent leurs paroles.

Puis, le silence ; puis, la rougeur des aveux, Et le sein qui palpite, et la main qui tressaille, Et le bras amoureux qui fait ployer la taille... Comme le serpolet sent bon dans les cheveux !

Et les fleurs des genêts nous font un diadème ; Et, par l'écartement des branches, - haut dans l'air, - Paraît comme un point noir l'alouette au chant clair Qui, de l'azur, bénit le coin d'ombre où l'on aime !

Ah ! de ces jours lointains, - si lointains et si doux ! - De ces jours dont un seul vaut une vie entière, - Et de la blonde enfant qui dort au cimetière, Genêts de mon pays, vous en souvenez-vous ?

Chapitre 9

Jean le Pâtre, de Ginestous, Dans le canton connu de tous, Vient de mourir sans agonie ; Il avait quatre-vingt-sept ans, Tous ses cheveux, toutes ses dents, Et, dans son genre, du génie.

Son goût, qui jamais ne changea, À six ans lui faisait déjà Suivre le berger de la ferme, Qui ? comme un roi son héritier ? L'initiait au dur métier, En lui disant : « Sois bon et ferme !

« Chaque matin, en te levant, Consulte le ciel et le vent, Puis choisis bois, lande ou prairie, Et sache que l'erreur d'un jour Peut compromettre sans retour Ton renom et ta bergerie.

« Aide-toi d'un chien fort et doux, Capable d'imposer aux loups Et de les tenir en haleine, Mais incapable d'arracher À la brebis qu'il court chercher Même un léger flocon de laine. »

Et puis des conseils répétés Pour les hivers, pour les étés, Pour l'achat, la vente, la tonte, Des remèdes pour tous les maux, Des proverbes en quatre mots, Le tout orné de plus d'un conte...

* * *

Vers sept ans, le vieux magister À ce gars ivre de grand air Voulut en vain montrer ses lettres : L'esprit de Jean était rétif Et s'envolait inattentif À tout instant par les fenêtres.

« Bête il est et bête il sera », Dit-on au père, qui sacra, Dans le premier vent de colère : « Mais, malheureux, il faut manger ! Que veux-tu donc être ?? Berger ! ? Sois berger, si ça peut te plaire !... »

Berger ! il le fut dès ce jour, Avec bonheur, avec amour, Berger sans relâche et sans trêve, Berger de vaches et de veaux, De chèvres par monts et par vaux, Puis berger de moutons, - son rêve !

Large chapeau, long sarrau gris, Des sabots à ses pieds meurtris, Le fouet comme un sceptre en sa droite, Sa miche ronde sous le bras Et son grand chien jaune à poil ras Suffisaient à son âme étroite.

Ses frères s'instruisaient un peu. Le cadet allait au chef-lieu, Entrait même au grand séminaire ; L'aîné, Pierre, se maria ; L'un laboura, l'autre pria : Jean fut berger à l'ordinaire.

Par la pluie et par le soleil, Que le mont fût sombre ou vermeil Et la plaine fleurie ou morne, Il fut berger, toujours berger, Sans même un désir de changer, Immuable comme la borne.

* * *

Le jour qu'il eut atteint vingt ans, Il se troubla quelques instants En avançant sa main vers l'urne ; Mais il s'était bien confessé, Et par le sort il fut laissé À sa montagne taciturne.

Un flot de rubans au chapeau, Il retourna vers son troupeau Qui vers lui bêlait de tendresse ; Et quinze jours l'écho des bois Répercuta sa rude voix Clamant des hymnes d'allégresse ;

Non point des chansons de conscrits, Mais des psaumes latins, appris Lambeaux par lambeaux à l'église, Et qui, sur nos sommets déserts, Faisaient de sauvages concerts Mêlés aux plaintes de la bise.

Et depuis lors, nul incident Dans cette vie. En dévidant Le fuseau des jours monotones, Il vécut sur les monts fleuris, Les durs ajoncs, les chaumes gris, Étés, hivers, printemps, automnes.

* * *

Connut-il l'amour, ce terrien ? Personne n'en sut jamais rien. On dit que sous sa limousine, Quand l'autan élevait la voix, Venait s'abriter quelquefois Une pastourelle voisine.

Mais, comme, bien que tendre et doux, Il ne leur parlait que de loups, De chiens, de brebis et de chèvres, Qu'il était gauche et primitif, Et jamais d'un baiser furtif N'effleurait leurs yeux ni leurs lèvres,

Elles l'avaient toutes laissé, ? Le coeur peut-être au fond blessé, Mais sans en rien faire paraître, Se guérissant à sa façon D'un rosaire ou d'une chanson, Et ne contant son mal qu'au prêtre.

* * *

Ah! ce prêtre, du ciel tombé, Ce frère Cadet, « notre abbé », Comme en nos fermes on le nomme, Ce conseiller, ce protecteur, Ce suprême consolateur, Moins que Dieu, mais bien plus qu'un homme!

De quelle ferveur l'entourait Jean le Pâtre! Et comme il pleurait D'amour quand, selon sa promesse, S'en vint le nouveau tonsuré, À la place du vieux curé, Dans la paroisse chanter messe!

Quelle fête de le revoir, Une fois l'an, surgir tout noir Sur les monts de bruyères roses, Bénir moutons, ruches et boeufs, Embrasser ses petits neveux Et sourire aux aïeuls moroses,

Puis repartir, disant à Jean : « Il faut que je sois diligent; Quand tu dors trop, ton troupeau bêle Frère, je suis berger aussi D'un troupeau qui paît loin d'ici, Qui craint les loups et me rappelle... »

Et l'abbé fouettait sa jument; Et Jean mélancoliquement S'en retournait parmi ses ouailles, Qui l'accueillaient avec des bonds, Des bêlements joyeux et bons Et des carillons de sonnailles.

* * *

Et les ans s'en allaient pourtant, Comme l'eau qui coule en chantant Des hauts plateaux vers la rivière. Les vieux mouraient, les petits-fils Grandissaient, par d'autres suivis, Brins de chanvre en la chènevière.

Lors, voyant blanchir ses cheveux, Jean ne songeait qu'à ses neveux, Les emmenait dans les bruyères, Leur fabriquait mille joujoux, Cages d'osier, bâtons de houx, Et chars à charrier des pierres.

Cherchant auquel d'entre eux céder L'insigne honneur de commander Après sa mort moutons et chèvres ; À qui transmettre ses leçons, Sa panetière et ses chansons, Et la trompe où soufflaient ses lèvres ;

À qui donner aussi le bas Qu'il cachait avec soin là-bas, Dans un mur de sa bergerie, Le bas de laine où tous les ans Tombaient quelques écus luisants À la joyeuse sonnerie ;

À qui donner son chien Labri, Et sa canardière, et l'abri Qu'il s'était creusé sous la table D'un vieux dolmen casematé, Bien chaud l'hiver, bien frais l'été, Malgré son aspect redoutable.

* * *

Quand il eut fait choix enfin ? Lui, roi des bergers ? d'un dauphin, Sans lui céder le sceptre encore, Il se sentit plus rassuré Et, d'un gros souci délivré, Chanta d'une voix plus sonore.

Et puis ce fut un beau vieillard, Le premier de tous dans son art, Et qu'on venait de quatre lieues, Quand dépérissait un troupeau, Consulter, la main au chapeau, Au milieu de ses landes bleues ;

Un vrai mage de l'ancien temps, Lisant dans les cieux éclatants Les jours sereins et les tempêtes, Et trouvant contre les douleurs Des remèdes parmi les fleurs Que broutaient en passant ses bêtes.

Religieux à sa façon, ? Par le coeur, non par la raison, ? Se figurant une autre vie Où par des pâturages verts Que ne flétriraient nuls hivers Il errerait l'âme ravie,

Suivi de longs troupeaux bêlants Qu'il promènerait à pas lents, Sans craindre ni loup ni vipère, Et ramènerait au bercail, En passant sous un beau portail Où les compterait Dieu le Père.

* * *

Et, comme un soir il s'absorbait Dans ce rêve, à l'heure où tombait Une nuit d'août aux légers voiles, Son regard soudain se troubla, Et sa belle âme s'envola Sans un effort vers les étoiles.

On le trouva le lendemain, Son chien aux pieds, sa trompe en main, Rigide et froid comme la pierre; Son troupeau bêlait alentour, L'alouette chantait le jour, Mais Jean n'ouvrait plus sa paupière...

Jean le Pâtre, de Ginestous, Dans le canton pleuré de tous, Fut couché dans le cimetière, Mais son esprit habite encor La lande aux fleurs de pourpre et d'or Où s'écoula sa vie entière.

Chapitre 10

C'est moi qui suis le sabotier ; Et le village tout entier - Homme, femme, enfant - pêle-mêle Chez moi vient doubler sa semelle De bois de hêtre ou de noyer ; C'est moi qui suis le sabotier.

Je sais qu'il est des gens futiles, Et que les riches, dans les villes, Portent des chaussures de peau. Ça n'est pas sain, ça n'est pas beau ; Et ça vous fait les pieds débiles. Mais il est des gens si futiles !

Soit. J'ai pour moi les paysans, Gens qui marchent a pas pesants, Mais qui sont solides d'allure, Aimant ce qui résiste et dure Au moins pendant deux ou trois ans. Oui, j'ai pour moi les paysans.

Dès que son marmot marche à terre, Je vois chez moi venir la mère : « Il me faut des petits sabots ; Je les veux fins, ornés et beaux... Autant que pour le fils du Maire ! Car déjà mon gars marche à terre. »

Et c'est mignon, quand, tout le jour, Les petits sabots faits au tour Battent le plancher qui résonne ; Le garde champêtre en personne Sait moins bien jouer du tambour ; Le joli refrain tout le jour !

Puis à l'école il faut le mettre, Il a sept ans. - Oui, mais le maître Ne le recevrait point pieds nus ; Les parents chez moi revenus Commandent des sabots de nôtre : C'est qu'à l'école il faut le mettre.

Ah ! nos fins sabots d'écolier ! Les ferait-on en peuplier, Qu'ils ne rendraient pas plus ingambes Le cœur à cet âge est aux jambes, Et l'idéal dans le hallier ; Ah ! nos fins sabots d'écolier !

* * *

A quinze ans, le garçon se loue ; Mais, contre la neige et la boue, Il faut, derrière les troupeaux, Quelques paires de bons sabots ; Oui, fermier, ne fais pas la moue, Il faut que mon garçon se loue...

Vingt ans ! Conscrit, sous les drapeaux ! Laisse là charrue et troupeaux, Change de costume et d'empaigne ; Les godillots où ton pied saigne Ne valent pas tes vieux sabots, Mais il faut suivre les drapeaux.

Je sais bien qu'en Quatre-Vingt-Douze En sabots et portant la blouse, Tes aïeux, un jour, sur le Rhin, Aux accents d'un mâle refrain, Battirent l'Europe jalouse : Mais c'était en Quatre-Vingt-Douze !...

* * *

Vainqueur du Russe et de l'Anglais, Il échappe à tous les boulets, Et retourne enfin à la ferme Chanter haut et travailler ferme : Voici tes sabots, reprends-les, Vainqueur du Russe et de l'Anglais !...

Et maintenant, fils, à l'ouvrage ! Bon pied, bon bras et bon courage ! Mets tes sabots, car nos vallons Veulent de forts coups de talons ; La terre chérit qui l'outrage. Et maintenant, fils, à l'ouvrage !

Laboure, bêche, mets ton grain Et tes sueurs dans le terrain : C'est à ce prix que l'on moissonne ; Et, dans le vieux chemin qui sonne, Que tes sabots aillent leur train. Sème tes sueurs et ton grain.

Ris, pleure, chante, souffre, espère ! Sois à ton tour père et grand-père De nombreux gars vaillants et beaux ; Que le tas des petits sabots S'augmente chaque an d'une paire ; Ris, pleure, chante, souffre, espère !

* * *

Mais quoi ! te voilà dans un coin, Aïeul dont on a peu de soin ? Viens, je te ferai des chaussures Où, du froid narguant les morsures, Tu pourras mettre paille ou foin. Viens, quand tu seras dans le coin.

Tu les chaufferas à la braise, Tes orteils y seront à l'aise Pour bercer quelque nourrisson Au bruit d'une vieille chanson Qui le rendorme ou qui l'apaise... Tu les chaufferas à la braise...

Et, quand les temps seront venus D'aller vers des bords Inconnus Faire un voyage redoutable, Quitte tes sabots sous la table, Parmi les sabots plus menus, Et pars comme tu vins, pieds nus.

Chapitre 11

Le soleil de juillet à la flamme aveuglante Enveloppe les blés dorés pleins de frissons, La prairie aux flots bleus, la forêt somnolente Et la bruyère où les criquets font leurs chansons.

On entend le bruit clair des faux que l'on aiguise, Là-bas, près des ruisseaux, au pied des trembles blancs ; Mais dans la chambre nue où le jour agonise Le fermier sent la mort qui s'approche à pas lents.

Nul ne connaît le mal sous lequel il succombe, Et l'art des médecins ne l'en saurait guérir ; Muet, sans un soupir il descend vers la tombe, Et l'on dirait qu'il est bien aise de mourir.

C'est que sa bonne ferme aujourd'hui périlite ; C'est que sa vigne est morte et que, de temps en temps, Un de ses fils pâlit, et se voûte et s'alite, Puis meurt de la phtisie à l'âge de vingt ans ;

C'est que les revenus tous les ans s'amoindrissent, Que le papier timbré grêle sur la maison ; Et que c'est maintenant pour d'autres que mûrissent Les blés qu'il volt trembler d'ici sur l'horizon.

Oui, les huissiers hier sont revenus encore : Ils ont saisi les foins, les seigles d'or mouvant ; Ils les feront faucher dès demain, à l'aurore, Et le fermier verra cela - s'il est vivant !

Eh quoi ! Ses blés chéris aux étrangers en proie ! Ses sueurs de l'automne et ses peurs de l'hiver, Et, depuis les beaux jours, son orgueil et sa joie, Ces blés roux comme l'or et lourds comme le fer ;

Ces blés que, jour à jour et comme par prodige, Il a vus naître, croître, et fleurir
et jaunir, S'étoiler de bleuets, puis pencher sur leur tige L'épi mûr qu'à genoux
l'homme devrait bénir ;

Ces blés faits de son sang et du sang de sa race, Et du sang de la terre où dorment
les aïeux, Porterait au grenier d'an créancier vorace Ce qu'ils tiennent de l'homme
et du sol et des cieux !

A cette horrible idée, il s'agite dans l'ombre De la profonde alcôve où ses pères
sont morts, Et qui tremble sous lui comme un vaisseau qui sombre, Prit à jeter sa
charge humaine à d'autres bords.

Puis la nuit vient avec ses terreurs et ses fièvres, Avec son grand silence irritant
la douleur, Et les mots insensés qui se pressent aux lèvres, - Abeilles de la mort
dont la bouche est la fleur.

Et dans sa gaine en bois pendue à la muraille Le balancier va, vient, mesurant
et comptant Les heures, que parfois dans un bruit de ferraille Le vieux timbre fêlé
proclame en chevrotant...

* * *

Brusquement le coq chante et le fermier se dresse, Hagar, comme écoutant des
bruits par les chemins, Sans voir sa femme en pleurs qui dans ses bras le presse,
Ni ses plus jeunes fils qui lui baisent les mains.

« Ça ! dit-il tout à coup, qu'on ouvre la fenêtre ! Nos seigles et nos prés sont mûrs
assurément ; Enfants, le ciel blanchit, le jour va bientôt naître, Et les faucheurs
seront ici dans un moment... »

Et de ses yeux qu'emplit déjà l'aube éternelle, Sur les sommets encor dans la
brume assoupis Où l'alouette va bientôt ouvrir son aile, Il regarde ses prés et ses
champs blonds d'épis.

Un instant lui suffit pour revivre sa vie : Il se revoit berger debout sur le coteau,
La joue en fleur, les yeux brillants, l'âme ravie, Malgré l'hiver qui souffle aux trous
de son manteau ;

Puis laboureur tenant à deux poings la charrue Et pétrissant le sol de ses sabots trop lourds, Se piquant aux ajoncs de la lande bourrue, Brûlé, transi, trempé, - pourtant chantant toujours ;

Puis nouveau marié revenant de l'église Par les blés déjà hauts qu'il frôle de la main, Avec son épouse au bras, la fière Lise, Que les fleurs des pommiers jalourent en chemin ;

Puis père malheureux menant au cimetière, Par un pâle soleil d'automne, un fils chéri, Et refoulant avec effort sous sa paupière Les premiers pleurs filtrant de son grand cœur meurtri ;

Puis enfin descendant un soir de la colline En froissant dans ses doigts un lourd papier timbré Qu'on vient de lui porter de la ville voisine, Et qu'avec peine son cadet a déchiffré...

Mais soudain le soleil surgit au front des hêtres, Emplissant le vallon de chants et de rumeurs. « Les faucheurs ! les huissiers ! fermez porte et fenêtres ! Ah ! bourreaux ! attendez demain... puisque je meurs ! »

Les faucheurs, en effet, dressent leurs silhouettes Sur le ciel rose et pur, et l'on entend dans l'air Les perdrix rappeler, triller les alouettes, Et tinter le marteau sur l'acier au son clair.

Mais avant qu'une fleur tombe sur la prairie, Avant qu'un épi tremble au choc du fer luisant, Dans la ferme, la-bas, l'on sanglote et l'on prie, - Car la mort a fauché le pauvre paysan.

Chapitre 12

Oui, partout elle est bonne et partout elle est belle, Notre terre de France aux mille aspects divers ! Belle sur les sommets où trônent les hivers, Et dans la lande fauve à l'araire rebelle, Belle au bord des flots bleus, belle au fond des bois verts !

Belle et bonne aux coteaux où la vigne s'accroche, Et dans la plaine grasse où moutonnent les blés ; Bonne dans les pâtis où les boeufs rassemblés Mugissent ; bonne encore aux fentes de la roche Où les oliviers gris aux figuiers sont mêlés !

Au front des pics neigeux où l'aigle pend son aire, Et dont le soleil fait des tours de diamant, Dans le glacier d'où sort le gave en écumant, Et d'où parfois, avec un fracas de tonnerre, L'avalanche bondit sur nos champs de froment ;

Belle et bonne toujours, à la fois forte et douce, Notre terre se dresse en granit menaçant, Tourne vers l'étranger son plus âpre versant, Et nous déroule l'autre en gradins, sans secousse, Comme un tapis moelleux qui d'un palais descend.

Et là-bas, tout au bout du morne promontoire D'où s'élèvent, le soir, les cris et les sanglots Des mères et des soeurs pleurant nos matelots, Notre terre est superbe en sa double victoire De ses feux sur la nuit, de ses rocs sur les flots !

Elle est belle surtout au pays d'où nous sommes, Provençaux ou Lorrains, Rouergats ou Bretons, Au pays qu'en nos coeurs partout nous emportons, Dont nous gardons l'accent, dont nous vantons les hommes, Et que, depuis Brizeux, à Paria nous chantons !

Elle est douce au vallon où joua notre enfance Et dont l'esprit toujours reprend l'étroit chemin ; Douce où l'on nous connaît, où l'on nous tend la main, Douce où dorment nos morts, douce où l'on a d'avance Marqué la place où l'on ira dormir demain !...

Mais plus belle et plus douce à notre âme meurtrie Est la terre d'Alsace arrachée à nos flancs, La terre où sont tombés nos cuirassiers sanglants, Et d'où leur ombre encore éperdument nous crie : « Frères, comme à venir vers nous vous êtes lents ! »

La terre qu'il faudra reprendre par l'épée, Quitte à donner nos fils la les plus forts, les plus beaux, ? Mères, vous le savez ! ? en pâture aux corbeaux, Mais qui, plus belle encor de notre sang trempée, Verra se soulever les morts de leurs tombeaux

Pour regarder venir, au sommet des collines, Nos drapeaux bien-aimés qui claqueront au vent, Pour ouïr nos clairons sonner en les suivant, Tandis que sous le ciel, en notes cristallines, Ses clochers chanteront dans le soleil levant !...

Terre de France, terre entre toutes féconde, Dont on a pu blesser mais non tarir le sein, Ruche d'où part vibrant le glorieux essaim Que depuis trois mille ans Dieu mène par le monde A l'accomplissement de quelque grand dessein ;

Terre où le soc demain peut se changer en glaive, Et le canon bondir en écrasant des fleurs, Mère d'un peuple fier que trempent les douleurs, Qui trop souvent faiblit, mais toujours se relève, Plus grand au lendemain de ses plus grands malheurs ;

Terre de laboureurs, d'apôtres, de poètes Qui font beau ton passé, triste et doux ton présent ; Terre d'où l'Idéal son vol puissant Et monte dans le ciel avec tes alouettes Dès que l'aigle a cessé de réclamer du sang ;

Pardonne à l'un de ceux que tes beautés enchantent, Qui t'aime dans tes monts, tes plaines et tes bois, Tes douleurs d'aujourd'hui, tes gloires d'autrefois, De te chanter, un peu comme nos pâtres chantent, Avec beaucoup de coeur, sans art, à pleine voix.

Chapitre 13

Oh! je vois tout d'ici, frère, à travers ta lettre : Notre moulin muet, l'étang glacé, les bois Blancs de givre et de neige et craquant sous le poids, Et les moineaux plaintifs assiégeant la fenêtre ;

Et vous tous entourant le lit où, sans effort, ? Calme et les bras croisés sur sa poitrine frêle D'où l'âme va s'enfuir et déjà bat de l'aile, ? Notre mère se meurt de l'air dont où s'endort.

Un cierge éclaire tout de lueurs vacillantes, Et chacun pleure, - hors la martyre au grand coeur, Dont l'esprit affranchi du corps plane en vainqueur, Et dont l'oeil entrevoit des clartés consolantes...

Un grand chien blanc soupire, accroupi dans un coin, Comme s'il entendait venir la mort furtive ; Et l'horloge de bois, sentinelle attentive, Mesure les instants et les compte avec soin.

Et ma mère vous dit les dernières paroles, Celles qu'on garde en soi comme on garde un trésor, Et que la majesté farouche de la mort Rend sublimes aux coeurs même les plus frivoles.

Puis tout se tait. Le drap immobile est moins blanc Que la face amaigrie et que les mains fluettes ; Un sourire s'épand sur les lèvres muettes ; Elle paraît dormir sous le cierge tremblant...

* * *

À présent on entend les cloches désolées Couper à temps égaux le silence des airs, Et porter jusqu'au fond des mas les plus déserts Leurs plaintes, à la voix de la bise mêlées.

Sous le vaste hangar où, jadis, nuit et jour, La scierie à grand bruit débitait troncs et branches, Notre père et notre oncle assemblent quatre planches Pour en faire la couche où l'on dort sans retour.

Ils sont tous deux à bout de courage et de force, Les rudes bûcherons qui domptaient autrefois Les chênes ; et leurs pleurs mouillent le coeur du bois Dont leur sueur baigna jadis la rude écorce...

Un rouge-gorge accourt au bruit, s'arrête au seuil. Frileux, faisant bouffer son joli poitrail rose, ? Surpris que la maison paraisse si morose, Et de ne plus te voir, mère, lui faire accueil.

Et là-bas, dans le fond des étables obscures, Les bêtes, devinant quelque horrible malheur, L'oeil tourné vers la porte, expriment leur douleur Par des mugissements, des cris et des murmures.

* * *

Par le chemin creusé dans les flancs du coteau, Sous les pommiers et sous les houx chargés de neige, Monte vers le village un funèbre cortège De pauvres paysans couverts du grand manteau ;

Du grand manteau vert sombre, à la lugubre histoire, Que les pères aux fils transmettent soixante ans, ? Héritage de deuil qu'il faut de temps en temps Exhumer tout poudreux de la nuit de l'armoire.

Les femmes ont voulu, sur un double écheveau. Porter l'étroit cercueil que leur marche balance, Comme si, pour entrer dans l'éternel silence, Il était doux d'avoir le rythme du berceau.

* * *

L'église où soixante ans s'épancha sa belle âme Lui rouvre son portail pour la dernière fois, Et le grand Christ jauni qui saigne sur sa croix Semble d'un doux sourire accueillir l'humble femme.

Voilà, près du cercueil, le banc qui fut le sien Dimanche, à cette place elle priait encore ; Et le reflet d'un cierge obliquement colore Le dos en cuir poli de son vieux paroissien...

Le jour tombe, et la nuit emplit l'étroite église, Et les psaumes des morts, en versets alternés, Glissent sur tous ces fronts dans l'ombre prosternés, Comme au loin sur les bois chenus passe la bise.

Chants terribles, coupés de maint gémissément, Où l'épouvante éclate en un rythme barbare, Et dans lesquels on croit entendre la fanfare Qui citera les morts au dernier jugement!...

* * *

On entre au cimetière, ? hélas! dernière étape? Les tertres, que l'été faisait fleuris et verts, Moutonnent vaguement par la neige couverts; Seul un grand trou profond perce la blanche nappe.

Un trou noir et béant qui, rouge sur le bord, Semble une horrible plaie au sein pur de la terre, Et par où nous rentrons dans l'éternel mystère, ? Grains jetés au sillon par la main de la Mort!

Et le cercueil descend dans la fosse glacée; La terre avec lenteur retombe des talus... Ma pauvre mère, hélas! je ne te verrai plus! Plus jamais!? si ce n'est au fond de ma pensée...

Vous tous qu'elle aimait tant, éclatez en sanglots! Sonne ton dernier glas, ô cloche désolée! Et toi, neige, descends du ciel, descends à flots, Mets sur ce tertre noir la robe immaculée!

Tombe, tombe toujours! et du même manteau Qui préserve du froid les semences fécondes Pour que le pré fleurisse, et que les gerbes blondes Se pressent, en juillet, aux pentes du coteau,

Couvre l'humble dépouille à nos baisers ravie, Ces flancs, ce sein, ces yeux, cette bouche adorés: Mieux que l'épi des champs, mieux que la fleur des prés, Celle que nous pleurons ailleurs reprendra vie!

Chapitre 14

Elle perdit d'abord et par degrés sa voix Qu'elle avait chaude et grave, émue et pénétrante Comme la voix du loriot au fond des bois... En l'écoutant chanter pour ses amis, parfois, Même quand nul encor ne la savait souffrante, Je me sentis le coeur traversé du soupçon Qu'elle leur donnait trop de son âme vibrante, Que son air s'achevait en un furtif frisson, Et que le luth un jour plierait sous la chanson.

Et soudain, confirmant et dépassant mes craintes, Un mal lâche et sournois la saisit au gosier, Comme pour empêcher ses plaintes, Et l'étouffa sous ses étreintes Tel un serpent un rossignol dans un rosier...

Oh! quinze mois entiers l'angoissante torture D'entendre s'enrouer, tousser, tousser encor, Tousser d'une toux rauque et suffocante et dure La gorge d'où longtemps avaient pris leur essor Tant de beaux chants à l'aile d'or! Chaque matin sentir plus sourde sa parole, Et ses efforts plus grands, plus vains, plus anxieux Pour l'appel qui supplie ou le mot qui console La pauvre mère qui s'affole... Puis ne plus rien entendre d'Elle? que ses yeux!

La douce enfant, si bien douée et si peu fière De tous ses autres dons, aimait pourtant celui Par qui son âme tout entière S'unissait à l'âme d'autrui : Elle pleurerait sa voix d'amour et de lumière, Sans se douter encor que la Mort la voulait Toute, et qu'avec sa voix son âme s'en allait...

Ô chère voix qui ne vis plus qu'en notre oreille ; Voix qui faisais jadis notre maison pareille A la ruche joyeuse et vibrante sans fin ; Voix tendre et si prenante, archet vraiment divin Qui passais sur les coeurs, et jamais, ô merveille, Ne les sollicitais en vain ;

Maintenant que dans l'air tu t'es évanouie, Perdue, - ou bien plutôt, puisque rien ne se perd, Très loin, très loin de nous à tout jamais enfuie, Sans doute entrée au vaste et sublime concert Où pour l'éternité Dieu fait ses symphonies Avec

toutes nos voix dans son amour unies, ? Ma voix de vieux poète aux destins révolus
Gémira sur le tien, mais ne chantera plus.

Chapitre 15

Laboureur! ? Il n'était, ne voulut jamais être Que laboureur; ? un beau laboureur, lent et doux Et fort comme ses boeufs, qui l'aimaient entre tous Leurs bouviers, et venaient très docilement mettre, Dès son premier appel, leurs cornes et leurs cous Sous le dur joug en bois de hêtre...

A vingt ans il dut les quitter, étant conscrit; Mais, libéré, vers eux il revint à la hâte, Et, dès le lendemain de son retour, reprit Avec eux le labeur qui soulève, pétrit Et repétrit le soi comme une bonne pâte Dont le blé futur se nourrit...

Un soir qu'il leur chantait le vieil air sans paroles Qu'ils comprennent fort bien et qui rythme leurs pas. Et qui les fait marcher encor quand ils sont las, Au petit clocher bleu soudain les cloches folles S'agitèrent dans un furieux branle-bas... Surpris, il s'arrête : Est-ce un glas ?

Non. ? Le gai carillon des veilles de dimanche ? Non plus. ? Quelque incendie ? Ah ! certes ! Et partout Des gens courent : « La guerre !... on mobilise ! » Au bout Du sillon brun, le laboureur lâche le manche, Dételle : « Adieu, mes boeufs ! » Il part, et le trois août Il labourait pour la Revanche.

Il porta le fusil et le sac vaillamment, Mais sans fanfaronnade et sans emballement, Se battit à Namur, fut blessé, guérit vite, Fut blessé de nouveau..., puis, comme nul n'évite Sa destinée, alla périr obscurément Dans cette presque île maudite

Où sur un sol ingrat sans verdure et sans eaux, Sous la soif et la faim, les obus et les balles, Tant de pauvres enfants, des meilleurs, des plus beaux, ? Ainsi qu'au grand soleil des épis sous la faux, ? Si follement, si loin des campagnes natales, Tombèrent dans de vains assauts...

Mon laboureur qui tant aimait son coin de terre, Ses genêts, ses prés verts et ses coteaux herbeux, Et la source où, le soir, il abreuvait ses boeufs, Et sa ferme, et peut-être, avec crainte et mystère D'un amour patient qu'il devait encor taire, La fille d'un maître ombrageux ;

Le voyez-vous mourir longuement sur le sable, Là-bas, dans un pays atroce de païens, Les yeux martyrisés par l'azur implacable, Sans un regard ami de son ciel ni des siens, Sans que nul sur sa lèvre, à l'instant redoutable, Mît le signe aimé des chrétiens!...

Pauvre petit soldat, ta mort, dont on ignore L'heure et le lieu, ne t'aura point valu la croix ; Que dis-je ! tu n'as pas même celle de bois Sur ta tombe perdue et que rien ne décore, Ni les ordres du jour flatteurs qui font encore Qu'on parle de vous quelquefois.

Puisse le Dieu que tu servais et qui dénombre Exactement les morts et sait où sont leurs os, Sur le terre où tu dors mettre au moins un peu d'ombre Et, quand vient la saison où migrent nos oiseaux, Faire gémir sur toi les ramiers du bois sombre Qui couvrit nos communs berceaux ;

Et puisse-t-il donner à ceux-là qui te pleurent, Mais qui ne doutent pas de l'éternel revoir, La résignation, soeur tendre de l'espoir, Et leur persuader que les jeunes qui meurent En faisant comme toi simplement leur devoir Doubtent l'ange veillant sur les vieux qui demeurent !

Chapitre 16

Héroïque, elle aussi, de coeur haut, de bras ferme, La veuve paysanne à qui, depuis vingt mois, Incombent les labours, les marchés, les charrois Et le gouvernement tout entier de la ferme.

Au début on lui prend soudain ses trois garçons (Et deux sont morts déjà), son valet de charrue Et son berger... Sa fille, un instant accourue, Lui laisse ses marmots, et repart sans façons...

Et plus un journalier valide en la contrée ; Un chemineau douteux pour garder le troupeau. Mais la veuve n'a point plié sous le fardeau, Car plus la tâche est rude et plus elle est sacrée.

Repas des gens, repas des bêtes, basse-cour, La traite des brebis, une heure avant l'aurore, Le lavoir, les oisons qui vont bientôt éclore, Et, pour se délasser, semailles et labour.

Car elle guide aussi la charrue et la herse, Ses pieds dans des sabots et ses jupes au vent, A travers les guérets, - les corbeaux la suivant Dont le cri de malheur par instant la transperce...

Il faut porter le lait au village lointain, Faire aiguïser le soc et la pioche à la forge, Aller moudre au moulin perdu dans quelque gorge, Mettre le bois au four et la pâte au pétrin.

* * *

Elle rentre le soir, à la ferme en détresse Où tout l'attend, où tout l'appelle, où tout a faim, Les bêtes de provende, et les marmots de pain ; Tous, d'une voix connue et d'une âme maîtresse.

Jette du grain, fermière ! emplis les râteliers ; Rends à l'agneau plaintif sa brebis implorante ; Verse à tes petits-fils la marmite odorante ; Prie ensuite avec eux pour les morts familiers :

Pour ton mari, parti le premier, avant l'heure, Pour ceux de tes enfants soldats déjà fauchés, Sans qu'ou puisse savoir où leurs corps sont couchés, Et pour d'autres encor, qu'aux alentours on pleure ;

Et pour que Dieu conserve à tes ans un appui, Qu'il sauve des périls et bientôt te ramène Ton dernier-né, dernier espoir de ce domaine Qui demain tomberait en quenouille sans lui...

* * *

Puis, quand tous dormiront, marmots, vacher, servante, Toi, veille encor, reprise ou ravaude des bas ; Réponds à ton petit qui se morfond là-bas, Dans la neige et la boue, la nuit et l'épouvante.

Pleure enfin dans ton lit, jusqu'à ce que tes yeux Sentent par le sommeil tarir leur source amère, Et goûte dans un songe un repos éphémère Qu'abrégera le coq d'un clairon furieux.

Car déjà demain luit aux vitres de la ferme : Debout, fermière ! et lutte ainsi jusqu'à la fin, Contre le deuil, l'absence, et la terre et la faim, Dans un combat dont nul ne peut prévoir le terme ;

Lutte pour conserver les bois, les champs, les prés, Le nom et le renom de la maison ancienne Qui te prit jeune femme, un soir, et te fit sienne, T'enchaînant à jamais par des liens sacrés !...

* * *

Plus grande que ne fut, certes, la veuve antique, Plus que les Pénélope en secret ourdissant Leur vaine toile pour se garder à l'absent, Nous devons t'admirer, Providence rustique !

Aussi, quand nous aurons chassé l'envahisseur Et que nous fêterons la sainte délivrance, Je voudrais qu'on te mît, toi, mère, ou veuve, ou soeur, Au milieu des héros, à la place d'honneur,

Gardienne du sol, Paysanne de France!

Chapitre 17

Lorsque tu reviendras, mon petit, de là-haut, ? Et je crois, malgré tout, que ton retour est proche, ? Si tu n'es cul-de-jatte, aveugle ni manchot, Et si tu comprends bien que tu dois au plus tôt Raccrocher ton fusil et reprendre ta pioche,

Rapporte dans ton sac ou ta musette, au lieu De quelques vains éclats de ferraille rouillée, Un peu de cette terre héroïque et souillée, Cuite et recuite dans le sang et dans le feu, Et gardant la vertu de ceux qui l'ont foulée.

Ramasse-la pieusement, à deux genoux, Ainsi qu'un pèlerin aux pentes du Calvaire, De préférence sur tel tertre solitaire Où la petite croix d'aubépine ou de houx Marque la place où dort un soldat de chez nous.

Serre bien ton trésor, ne le perds pas en route, N'en parle point aux sots qui pourraient t'en railler ; Plus que jamais fais de ton sac ton oreiller ; L'âme du mort tout bas te parlera sans doute Et le mort fut toujours le meilleur conseiller !

En rentrant fais deux parts de la sainte poussière : Sèmes-en une, un soir, sur les tombes de ceux Qui dorment dans un coin de l'étroit cimetière, Morts, hélas ! de savoir leurs enfants morts loin d'eux. À ce contact, leurs os frémiront dans leur bière.

Le lendemain, à l'heure où le soleil levant Fait chanter l'alouette et crier la char-rue, Va revoir l'humble clos dont la pluie et le vent Ont fait en ton absence une friche bourrue, Mais que tes soins rendront plus fertile qu'avant.

Dans le premier sillon ouvert par ton araire, À l'endroit où l'on plante, en mai, près du sentier Une fragile croix en bois de noisetier, Mêle pieusement au sol héréditaire, Comme un levain qui le fera fructifier,

Le reste de la Terre en ton sac rapportée Des coteaux consacrés qu'on appelle le
Front. Là-haut nos soldats morts sans fin reposeront, Mais leur cendre par toi sur
leur glèbe jetée Gonflera les épis que leurs fils faucheront.